



**VOL
À L'ÉTALAGE
CHEZ AMERICAN
APPAREL**

Roman



AU DIABLE VAUVERT

Extrait de la publication

Vol à l'étalage chez American Apparel



AU DIABLE VAUVERT

Tao Lin

Vol à l'étalage
chez American Apparel

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par CHARLES RECOURSÉ



Du même auteur

RICHARD YATES, roman, *Au diable vauvert*

THÉRAPIE COGNITIVE DU COMPORTEMENT, poème, *Au diable vauvert*

TAIPEI, roman, *Au diable vauvert*

ISBN : 978-2-84626-628-4

Titre original : SHOPLIFTING FROM AMERICAN APPAREL

© Tao Lin, 2009

© Éditions Au diable vauvert, 2014, pour la présente édition

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

Sam s'est réveillé vers 3h30 de l'après-midi et n'a vu aucun mail de Sheila. Il s'est fait un smoothie. Il s'est allongé sur son lit et a regardé l'écran de son ordinateur. Il s'est douché et habillé et a ouvert le fichier Word contenant ses poèmes. Il a regardé ses mails. Une heure plus tard environ il faisait nuit dehors. Sam a mangé des céréales avec du lait de soja. Il a mis des choses en vente sur eBay puis a essayé de deviner le mot de passe de la boîte mail de Sheila, sans croire qu'il y arriverait, et sans y arriver. Il a fait cinquante jumping jacks. « Putain, j'avais l'impression d'être une merde, allongé sur mon lit », a-t-il dit à Luis quelques heures plus tard sur Gtalk. « Je voulais m'endormir tout de suite mais c'était pas possible. J'ai besoin de m'endormir. N'importe quand. Juste m'écrouler et dormir.

— J'ai joué à des jeux vidéo, a dit Luis. Perfect Dark. J'ai tué des gens pendant deux heures et puis ça a commencé à m'ennuyer. Je comprends quand tu dis pas possible.

— C'est la merde, a dit Sam.

— Tu vois ces gens qui se lèvent tous les matins et qui font des trucs, a dit Luis.

— Je vais manger des céréales même si j'ai pas faim, a dit Sam.

— Et qui sont super dynamiques, a dit Luis. Et qui bossent, et qui lâchent jamais leur travail. Quels nazes.

— Nous aussi on fait des trucs, a dit Sam. Regarde nos livres.

— Je sais, mais ça rapporte pas d'argent, a dit Luis. Est-ce qu'on est, je sais pas, ce mot, des "bohèmes". Ou un truc comme ça. Nos bios : "Ils vécurent dans la misère tout en écrivant leurs chefs-d'œuvre."

— On est la génération baisée, a dit Sam. Faut que quelqu'un fasse un communiqué de presse pour annoncer ça. Regarde cette faute. »

Le mot « annoncer » était à peu près deux fois trop long.

« Je me marre, a dit Luis. C'est une belle faute.

— Comment on va se sortir de là, a dit Sam.

— "Ils avaient des chaussures merdiques, ils n'avaient pas les moyens d'aller chez le coiffeur, ils volaient pour rester en vie, ils vivaient aux crochets de strip-teaseuses pour créer leur art, mais ils croyaient que s'ils réussissaient à écrire, quelque chose se produirait", a dit Luis.

— Qui sont-ils, a dit Sam.

— Ils sont nous, a dit Luis.

— Je suis seul, a dit Sam. Qu'est-ce qui se passerait si je me mettais à taper de la coke.

— Tu ferais une crise de panique et tu te tuerais.

— T'es sûr, a dit Sam.

— Tu serais sous coke, t'essaierais de voler des piles et ton cerveau ne marcherait pas bien et tu te raterais et tu te ferais attraper et tu irais en prison.

— Oh ouais, a dit Sam. J'ai plus besoin de m'en faire pour l'argent, je vais simplement voler des piles.

— Les gens achètent vraiment des piles sur eBay, a dit Luis.

— Oui. J'ai tué la concurrence. Walmart pleure.

— Je vais mater des dessins animés porno, a dit Luis. Non, je vais pas faire ça. Je vais mater des Indiennes. T'as déjà baisé avec une Indienne.

— Non, a dit Sam. Une Indienne d'Amérique ou une Indienne.

— T'es génial, a dit Luis. Est-ce qu'il y a sa photo sur Internet.

— Tu m'embrouilles, a dit Sam. De quoi tu parles.

— Comment tu l'as rencontrée, a dit Luis.

— J'ai rencontré personne, a dit Sam. Tu t'embrouilles.

— De quoi tu parles, a dit Luis.

— J'ai jamais couché avec une Indienne, a dit Sam.

— Ok, a dit Luis. De quoi tu parles.

— Luis, a dit Sam. Qu'est-ce qui se passe. On est samedi.

— Je crois qu'on devient fous, a dit Luis. À force de voir personne. On commence à rentrer à l'intérieur de

nous-mêmes et à jouer avec notre maladie mentale. Ça n'a aucun sens.

— Qu'est-ce que je mange, à ton avis, a dit Sam. J'ai deux possibilités. Céréales ou bagel au beurre de cacahouète.

— Céréales, a dit Luis.

— J'avais envie du bagel. Je vais manger le bagel, je sais pas pourquoi je t'ai demandé.

— Sheila t'a pas laissé venir manger des restes chez elle, a dit Luis.

— Non, a dit Sam. Enfin, on a pas parlé ni rien.

— T'es sérieux. Tout va bien.

— Je sais pas, a dit Sam. Je me suis réveillé à 15h30.

— Je vais pas aller me coucher avant 5 heures du matin, a dit Luis. On est dans la merde.

— Je me suis réveillé à 10h30 et puis je me suis dit "c'est la merde" et je me suis rendormi, a dit Sam. Je me suis forcé à me rendormir.

— Sheila refuse de te parler, a dit Luis. Ou bien c'est parce que ton téléphone est cassé.

— Non, a dit Sam. On a pas parlé depuis hier, c'est tout. Je crois qu'on est fâchés ou un truc comme ça. Ou alors c'est juste que je lui ai pas envoyé de mail ou je sais pas.

— Avec Marissa, quand on se dispute, on reste allongés sur le côté dans des pièces différentes pendant une heure et on attend que celui qui a été méchant vienne dans notre pièce et dise qu'il est désolé, et après on s'envoie des attaques existentielles à voix très basse, a dit Luis.

— Ça a l'air super, a dit Sam. Il est seulement 23 heures. Qu'est-ce qu'on va faire pendant six heures.

— Est-ce que ça t'arrive de lever les yeux de ton écran et de regarder autour de toi et de savoir que tu es seul, mais de le savoir vraiment, et ensuite d'avoir peur, a dit Luis.

— Oui, a dit Sam. Je fais ça, c'est vrai.

— Maintenant est-ce qu'on devrait se tuer ou se mettre à pleurer ou se donner des coups de poing dans les couilles, a dit Luis.

— C'est quoi notre problème, a dit Sam. Est-ce que je devrais envoyer un mail à Sheila. Ou attendre qu'elle m'écrive. J'ai pas de voiture, de téléphone, de vélo. Je vais ajouter des gens sur MySpace.

— On est super bizarres, a dit Luis. On s'est rencontrés sur Internet y a un an. Et un an plus tard on est là et on est trop bizarres.

— Un an, a dit Sam. C'est bizarre.

— J'ai l'impression que ma poitrine va exploser, a dit Luis.

— J'ajoute des gens au hasard sur MySpace, a dit Sam.

— Je me sens bizarre, a dit Luis. Comme si je m'étais fait abuser par un oncle, un truc dans le genre. T'es par terre. Avec une couverture autour de toi.

— La couverture est sur ma tête, a dit Sam.

— Est-ce qu'on est foutus? » a demandé Luis, et il a quitté Internet.

Sam fixait l'écran de son ordinateur. Il s'est allongé sur son lit. On était en novembre. Sam était dans une

zone rurale de la Pennsylvanie. Il avait quitté New York et était venu vivre là quelques mois plus tôt pour être plus près de Sheila. Il est descendu de son lit en roulant et a regardé l'écran de son ordinateur. Luis était revenu. « Je viens de m'allonger et j'ai essayé de pleurer, a dit Sam. J'ai fait un bruit.

— Mon ordi a chié pendant deux minutes, a dit Luis.

— J'arrive pas à penser, a dit Sam. Je vais faire des pompes. Et si on se sépare, Sheila et moi. Je serais tellement dans la merde.

— Mais vous vous aimez encore pas vrai.

— Ouais, a dit Sam. Je sais pas.

— Je sais pas quoi faire, a dit Luis. Toi aussi, presque tous les jours, quand tu te réveilles la première chose à laquelle tu penses c'est la littérature, et tu vas te coucher en pensant à la littérature.

— Ouais, a dit Sam. Je pense qu'à ça. Quand je m'emmerde avec la mère de Sheila je pense à l'écrire plus tard dans mon roman. J'y pense en même temps que ça se produit.

— Quand je parle à quelqu'un je pense "est-ce que je peux utiliser ce dialogue dans un livre", a dit Luis. Et si la réponse est non j'essaie de parler à quelqu'un d'autre.

— Est-ce que Marissa t'a déjà menacé de te tuer, a dit Sam.

— Oscar Wilde a dit qu'un génie est un spectateur de sa propre vie, au point que le vrai génie est sans

intérêt, a dit Luis. Non, Marissa n'a jamais menacé de me tuer.

— Mais Oscar Wilde était débile, a dit Sam.

— Ouais, c'est vrai, a dit Luis. Ma poitrine va exploser.

— Mon visage va se détacher et flotter au loin, a dit Sam. Sur de la musique emo.

— Qu'est-ce qu'on va faire, a dit Luis. On s'est rencontrés en vrai et on a pas parlé tant que ça.

— Je sais pas, a dit Sam. Sortir plus de livres. »

Luis a envoyé à Sam un lien vers un site porno. « Je me suis déjà masturbé, est-ce qu'il faut vraiment que je le refasse », a dit Sam. « Moi aussi je me suis déjà masturbé aujourd'hui, a dit Luis. Je peux m'en aller, si t'en as besoin. » « Non, je regarde juste un peu », a dit Sam. « La masturbation est une échappatoire à la littérature », a dit Luis, et il a envoyé à Sam la photo d'une strip-teaseuse.

« Est-ce qu'elle transpire, a dit Sam.

— Je crois qu'on lui a huilé le corps, a dit Luis.

— C'est drôle, je trouve, a dit Sam.

— On a passé toute la nuit à dire de la merde et on sait toujours pas quoi faire, a dit Luis.

— Je vais me masturber et ensuite faire encore de la merde et ensuite je vais essayer de dormir pendant vingt heures, un truc comme ça, a dit Sam. Bonne nuit.

— Bonne nuit, je me marre », a dit Luis.

Environ quatre mois plus tard Sam vivait avec Sheila dans une banlieue de Pennsylvanie. Il était seul chez la mère de Sheila, il buvait du café glacé et regardait sa poésie sur l'écran de son ordinateur. La pièce était pleine de soleil et Sam avait chaud. Par la fenêtre, il a regardé un tas de compost et une piscine hors sol.

Quelques jours plus tard Sheila et lui étaient dans un train à destination de New York. Ils buvaient un mélange de lait de soja bio, d'energy drink et d'extrait de thé vert dans une grande bouteille en plastique et écrivaient des nouvelles érotiques à vendre sur nerve.com pour cinq cents dollars. Dans la nouvelle de Sheila, Ha Jin faisait des choses dans les toilettes de l'université Emory. Sheila disait qu'elle avait hâte d'être bientôt à New York. Ils parlaient de monter leur propre entreprise d'energy drinks. Ils sont descendus du train et sont restés attendre un autre train. Ils ont escaladé un mur et s'y sont assis face aux voies dans la lumière du soleil.

« Je me sens vraiment heureuse, là », a dit Sheila en regardant droit devant.

Sam regardait le profil de Sheila.

« Tu ne te sentais pas heureuse, avant ? il a dit.

— Ce que je veux dire, c'est que je me sens très bien en ce moment, a dit Sheila. Pas toi ?

— Tu te sens pas bien les autres moments ? a dit Sam en fixant ses chaussures neuves. J'aurais pas dû dire ça. Désolé. C'était idiot de ma part.

— C'est pas grave », a dit Sheila.

Il était environ 11 heures du matin. On était en mars.

Sam s'est senti à deux doigts de dire quelque chose.

« Tu ne te sens plus bien maintenant? » il a dit.

Sheila avait une expression d'ennui sur le visage.

« Il y a quelque chose qui ne va pas bien chez moi », a dit Sam.

Ils sont descendus du mur et se sont pris dans les bras. Le train est arrivé et ils sont montés et ont trouvé un *New York Times Magazine* « Spécial Style » et sont restés debout dans un espace clos entre les wagons avec d'autres gens. Ils montraient des choses sur chaque page et disaient « Tu préférerais avoir lequel? » ou « Tu préférerais être lequel? » Ils ont montré un aspirateur et un arbre, une mallette et une bouteille de champagne, un petit enfant et un vieil homme. Chaque fois ils ont choisi la même chose tous les deux. La lumière du soleil filtrait au travers des arbres qui défilaient dehors jusqu'à l'espace où ils se tenaient. Sam a remarqué qu'une personne leur souriait et s'est aperçu que pendant un bon moment il n'avait eu conscience de rien hormis ce que faisaient Sheila et lui.

Quatre mois plus tard Sam vivait dans le studio de son frère à Manhattan, où il dormait sur un surmatelas. Cela faisait environ deux mois qu'il n'avait pas vu Sheila qui vivait désormais à Brooklyn. Ils se sont envoyés des mails et se sont retrouvés un soir au Film Forum pour voir un documentaire. Dans le hall ils

n'ont pas parlé et Sam s'est senti inquiet. Il a vu que Sheila avait mis de jolis vêtements. Dans le film un homme disait qu'il allait se suicider mais à la place il décidait de marcher et marchait depuis dix ans. Après le film Sam a dit que l'homme marchait probablement jusqu'à une station-service parce que sa voiture était en panne. Sheila a souri et dit « probablement ». Ils ont parlé d'un autre film et Sheila a demandé à Sam s'il voulait qu'ils y aillent ensemble quand il sortirait. Sam a dit que oui. « Regarde, qu'est-ce que c'est », a-t-il dit à propos de gens qui se regardaient, debout sur des sacs-poubelle.

« Des freegans, a dit Sheila.

— Ils sont vachement nombreux, a dit Sam. Pourquoi ils sont aussi nombreux?

— C'est ce qu'ils font, a dit Sheila.

— Ils sont drôles, a dit Sam. Ils ont l'air de s'en-nuyer. »

« Je crois qu'Adam était avec eux, a dit Sheila dans un café. C'est une espèce de freegan célèbre.

— Je crois que j'ai reconnu Adam, a dit Sam. Ouais, je l'ai vu dans *The View*, sur YouTube. Les gens de *The View* se moquaient de lui parce qu'il était sérieux. C'était drôle. Même quand ils se moquaient de lui parce qu'il était sérieux, il était sérieux.

— Il est très sérieux », a dit Sheila.

Ils sont restés discuter debout près des portes tout en regardant les chaussures de l'autre et aussi d'autres choses. Ils sont sortis du café et sont allés ailleurs puis

se sont assis devant l'école de commerce de l'université de New York. Il était environ 10 heures du soir. Ils ont mangé presque tout une salade géante de hijiki, laitue, épinard, chou et tofu. Sam a renversé le récipient en aluminium sur une grande plante. « Engrais de haute qualité, a-t-il dit.

— Bien, a dit Sheila depuis l'endroit où elle était assise. Bien joué. »

Ils ont parlé de la taille de la salade et de ses ingrédients bio.

« On pourra la manger ensemble dans le futur, un jour, a dit Sam.

— Ce serait bien, a dit Sheila. J'aimerais bien. »

Sam a montré l'immeuble de l'autre côté de la rue et dit qu'il avait habité là. Il se souvenait qu'il s'était appuyé contre une rampe d'escalier dans l'immeuble trois ou quatre ans plus tôt, un vendredi soir à l'époque où il était à la fac, et il écoutait une cassette de développement personnel tout en songeant à se suicider. Il se souvenait qu'il tenait le lecteur de cassettes dans une main et regardait le fil des écouteurs qui sortait du lecteur de cassettes. Le fil lui avait paru très étrange.

« Tu vas à la bibliothèque, là? a dit Sheila.

— Oui, a dit Sam, un café glacé à la main.

— D'accord, a dit Sheila. Merci pour la salade. Merci d'avoir regardé le film avec moi. »

« Je suis chez moi et mon Internet est réparé, a dit Sheila dans un mail à peu près une heure plus tard. J'ai

revu les freegans. Adam mangeait un cupcake ou un truc dans le genre, et il mangeait de façon dégoûtante, et il se promenait avec l'air fier de lui. J'ai eu envie de lui faire la leçon. J'espère que tu as passé une bonne soirée. On pourrait peut-être se revoir demain. » Sam lui a écrit qu'il allait à une fête avec la stagiaire de son éditeur le lendemain mais qu'ils pouvaient se voir un autre jour. Quelques mails plus tard Sam a dit qu'il allait se mettre à travailler sur des choses. « Tu as passé une bonne soirée? a dit Sheila. J'ai l'impression que tu réponds pas beaucoup à mes mails. J'imagine que c'est ma faute, mais je le dis, c'est tout. Peut-être que tu m'écriras plus un peu plus tard. » Sam lui a écrit qu'il avait passé une bonne soirée et qu'il avait du chagrin que Sheila ait du chagrin. Il a demandé si Sheila pouvait aller sur Gtalk.

« Salut, a dit Sheila sur Gtalk.

— Salut, a dit Sam. Je fais des réponses courtes aux gens par mail.

— Pas à tout le monde, a dit Sheila.

— À certaines personnes, a dit Sam.

— J'essaie de me convaincre d'accepter que tu ne m'aimes plus autant et que ça ne t'intéresse plus d'être avec moi, a dit Sheila. Je me sens très déçue par moi-même.

— Est-ce que ça t'a mise en colère que je ne te réponde pas avec un long mail, a dit Sam.

— J'étais pas en colère seulement triste. Je devrais pas être triste. J'aimerais bien ne pas être triste.

— Si on peut être gentils l'un avec l'autre, et tolérants, on peut être amis.

— Je sais, a dit Sheila. Je me sens tellement niquée.

— Et si ton ami te disait tout le temps qu'il se sent niqué, et que c'était parce que tu ne l'aimais pas autant qu'il t'aime. Du coup tu serais obligée de te forcer à l'aimer davantage que tu l'aimes en réalité, juste pour qu'il se sente plus heureux et moins niqué. Et après tu voudrais te sortir de cette situation. Parce que c'est comme être forcée de faire quelque chose que tu ne veux pas faire.

— Je sais, a dit Sheila. Je suis désolée. Je croyais que j'arriverais à changer ça. Tu me disais tout le temps que je pourrais changer ça. Là je comprends pas. J'éprouve beaucoup de compassion pour tout le monde. Une compassion démesurée. Un niveau de compassion démesuré pour tout.

— Si c'est le cas c'est bien, a dit Sam avec une expression inquiète sur le visage.

— Je vais simplement faire des choses jusqu'à ce que je sois prête à accepter qu'on ne se remettra jamais ensemble, a dit Sheila. Et quand j'aurai accepté ça je te reparlerai. »

Quelques semaines plus tard Sam marchait vers la bibliothèque avec un grand café glacé à la main. Il avait une lecture dans quelques heures. Il pensait à la chemise qu'il portait. Il est entré chez American Apparel. Il a regardé des choses et parfois touché des

choses. Il a vu une personne qui tenait un livre à dix centimètres de son visage et dont les yeux dépassaient du livre. Sam a pensé que la personne avait un comportement étrange. Quelques minutes plus tard Sam sortait de chez American Apparel avec une chemise American Apparel à la main.

La personne avec le livre a fait des bruits derrière Sam sur le trottoir. « Vous travaillez là? » a demandé Sam. La personne a dit que oui. « Vous travaillez vraiment pour American Apparel? » a dit Sam. La personne a dévoilé un insigne de police attaché à la boucle de sa ceinture sous son pull trop grand. « Oh », a dit Sam.

Ils sont retournés à l'intérieur. Ils sont descendus au sous-sol. On a pris des photos de Sam et on lui a passé des menottes. « C'est pas nous qu'il faut voler », a dit un responsable en regardant un écran d'ordinateur. « Volez des salauds. Nous on fait du commerce équitable. On a des conditions de travail équitables, je veux dire.

— Je dépense mon argent dans des endroits encore mieux, a dit Sam. Des restos végétariens bio.

— Je suis à fond pour ça », a dit le responsable.

Quelqu'un a écrit « arrêté » sur la photo de Sam et l'a accrochée au mur avec une trentaine d'autres photos. La personne qui avait attrapé Sam a mis sa tête près de la tête de Sam et a pris une autre photo. « Qu'est-ce que t'essaies de faire, Luigi? a dit quelqu'un. De gratter un bonus? »

Derrière Sam deux personnes se sont chuchoté des choses.

Quelques secondes plus tard quelqu'un a enlevé les menottes de Sam.

Environ quinze minutes plus tard deux policiers sont arrivés et ont passé d'autres menottes à Sam et l'ont fait sortir et monter dans une voiture de police.

Au poste de police on a mis Sam en prison avec un blanc chauve, un Hispanique maigre et un grand Asiatique. Sam s'est assis sur le banc en béton. Le grand Asiatique a dit qu'il avait acheté des choses dans une pharmacie Duane Reade et qu'il était allé chez Kmart et pendant qu'il en sortait une personne de la sécurité l'avait interpellé et avait regardé dans son cabas en toile et avait vu du shampoing et du dentifrice de chez Duane Reade et avait dit qu'il avait volé ces choses chez Kmart et l'avait emmené dans une pièce et lui avait dit d'entrer dans une cellule. Le grand Asiatique avait refusé et la personne de la sécurité lui avait fait une clé de tête et lui avait donné des coups de poing et de pied et avait vidé son cabas et pris son argent.

Le grand Asiatique a fait le geste de mettre des billets dans sa poche de poitrine. Sam a ri puis adopté une expression faciale neutre. Le grand Asiatique a dit que Kmart « faisait tourner un racket ». Il a dit qu'il n'avait pas de quoi se payer un avocat. Il a dit qu'il était étudiant et qu'il venait du Canada.

« Du Canada », a dit Sam.

Un homme ivre avec du sang dans les oreilles et sur le visage et sur la chemise a été mis dans la cellule.